

Henri d'Arles à l'Action française : le « moi » entre l'Histoire et la critique

Pierre Hébert

Volume 17, numéro 2 (50), hiver 1992

L'âge de la critique, 1920-1940

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200955ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200955ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1992). Henri d'Arles à l'Action française : le « moi » entre l'Histoire et la critique. *Voix et Images*, 17(2), 169–183. <https://doi.org/10.7202/200955ar>

Résumé de l'article

Résumé

Henri d'Arles est peu connu comme critique littéraire, et l'objectif de cet article est de faire ressortir cet aspect de son oeuvre en resserrant la période étudiée aux années vingt, c'est-à-dire au moment où d'Arles collabora à L'Action française. À cette fin, les origines du mouvement de l'Action française sont d'abord évoquées. Ensuite, l'on y aborde son ouvrage *Acadie*, publié après ses débuts à L'Action française, qui suscita une vive polémique et marqua les orientations du critique. Finalement, c'est la contribution proprement littéraire de Henri d'Arles qui est étudiée dans un effort pour saisir les contours de sa pensée critique.

Henri d'Arles à l'Action française : le « moi » entre l'Histoire et la critique

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

Henri d'Arles est peu connu comme critique littéraire, et l'objectif de cet article est de faire ressortir cet aspect de son œuvre en resserrant la période étudiée aux années vingt, c'est-à-dire au moment où d'Arles collabora à L'Action française. À cette fin, les origines du mouvement de l'Action française sont d'abord évoquées. Ensuite, l'on y aborde son ouvrage Acadie, publié après ses débuts à L'Action française, qui suscita une vive polémique et marqua les orientations du critique. Finalement, c'est la contribution proprement littéraire de Henri d'Arles qui est étudiée dans un effort pour saisir les contours de sa pensée critique.

Connait-on vraiment Henri d'Arles¹?

Cette question doit être posée, d'entrée de jeu, à cause des jugements souvent réducteurs ou caricaturaux qui ont été portés sur l'auteur de *Nos historiens*. Ouvrons, par exemple, à peu près n'importe quelle histoire de la critique: comme les grands noms retenus sont ceux de Louis Dantin ou de Camille Roy, le cas de Henri d'Arles est généralement expédié en quelques lignes. Ainsi, dans la section traitant de la « critique moderne » et, en particulier, des « prêtres critiques », Gérard Tougas aborde Henri d'Arles après Albert Dandurand et Émile Chartier². Robert Vigneault, quant à lui, le passe complètement sous silence³. Enfin, les toutes récentes *Traverses* que fait Jacques Allard de

-
1. Henri d'Arles est le pseudonyme de l'abbé Henri Beaudé (1870-1930). La bibliographie des ouvrages et articles étudiés apparaît en fin d'article.
 2. Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, 4^e éd., Paris, PUF, 1967, p. 118.
 3. Robert Vigneault, « La critique littéraire », *Le Québécois et sa littérature*, sous la direction de René Dionne, Sherbrooke, Naaman, et Paris, ACCT, 1984, p. 296-313.

la critique littéraire au Québec se limitent à saluer Henri d'Arles par l'entremise d'une brève allusion de Gilles Marcotte⁴.

Quant aux études qui portent nommément sur d'Arles, elles tombent elles aussi souvent dans la caricature⁵. Séraphin Marion, par exemple, écrit à propos du récit de voyage *Horizons*: «[...] Henri d'Arles a une véritable prédilection pour ce style haché, vif et direct dont les phrases disloquées comportent, entre autres avantages, la dispense d'une connaissance rigoureuse d'analyse et de syntaxe⁶». Non seulement cette courte étude de Marion donne-t-elle l'impression que toute l'œuvre de Henri d'Arles relève de cette pratique gauche de l'impressionnisme, mais en outre elle ne tient pas compte de ce que ce style sans recherche est propre au récit de voyage. La caricature pouvait aussi être engendrée par le personnage même, qui donnait l'impression, ainsi que l'a noté Adolphe Robert, d'être une personne à part par sa tenue, sa démarche, par les objets dont il s'entourait. «Bien de ses contemporains n'ont noté chez lui que le côté caricatural, le côté abbé de cour, affecté, maniéré à la façon des *Précieuses ridicules* de Molière⁷».

Certes, les ouvrages de Henri d'Arles ne sont pas eux-mêmes sans défaut... S'ils sont le fruit d'un esprit large et cultivé, ils manquent aussi d'unité; et, souvent, le moi du critique prime l'analyse de l'œuvre visée. Enfin, d'Arles a des idées, certes, mais point de système de pensée critique.

Connaît-on vraiment Henri d'Arles? Non. Vaut-il cependant la peine de lui consacrer un peu de temps et d'efforts? Sans aucun doute.

Une production littéraire qui s'échelonne sur une période de vingt-sept ans, au rythme de presque un volume par année, représente dans la littérature française de ce continent, de production plutôt modeste, un apport qu'on ne saurait ignorer plus longtemps⁸.

Or, dans le cadre de ce numéro sur la critique, il est une association qui convient, à point nommé, pour resserrer l'objet de cette brève

4. Jacques Allard, *Traverses de la critique littéraire au Québec*, Montréal, Boréal, 1991, p. 155.

5. Une exception d'importance, cependant: la thèse de maîtrise ès arts de soeur Marie-Amabilis, «Henri d'Arles styliste», Montréal, Université de Montréal, 1960, 103 f.

6. Séraphin Marion, «Henri d'Arles et l'impressionnisme canadien-français», *En feuilletant nos écrivains. Étude de littérature canadienne*, Librairie d'Action canadienne-française ltée, 1931, p. 62.

7. Adolphe Robert, «Henri d'Arles», *Le Canada français*, vol. XXX, n° 7, mars 1943, p. 498. Citant France Ariel, Gabriel Nadeau écrit: «On sent que cet homme-là serait incapable de dire une parole vulgaire ou de vivre dans un milieu banal. Il portait une magnifique soutane de soie tombant sur des souliers étroits, scrupuleusement vernis et ornés d'une boucle blanche.» (*Culture*, vol. IV, n° 4, décembre 1943, p. 550.)

8. Adolphe Robert, *ibid.*, p. 488.

étude tout en réfléchissant sur les conditions de l'exercice de la critique au début des années vingt: Henri d'Arles et l'Action française.

Est-il nécessaire de rappeler l'importance de l'Action française? Non sans doute: je me limiterai donc, dans un premier temps, à évoquer les grandes lignes de ce mouvement où Henri d'Arles a été un collaborateur important, voire le principal, en matière de critique littéraire. Marc-Antonin Lamarche notait que «[...] la partie la plus sérieuse, la plus attachante de son œuvre se trouve presque entièrement logée dans *Acadie, Estampes* et *Nos historiens*⁹». Relevons, quant à nous, qu'elle correspond justement à l'époque où d'Arles collabore à l'Action française. Cette mise en contexte nous permettra ensuite d'étudier la contribution de Henri d'Arles à l'historiographie, tant comme historien que comme critique d'ouvrages historiques. Enfin, c'est bien sûr Henri d'Arles comme critique de littérature qui retiendra notre attention. Un mot encore sur les intentions de ce parcours. Je n'ambitionne pas de saisir la pensée de Henri d'Arles en matière de critique, mais plutôt de cerner les rapports que celui-ci entretient avec l'Action française et, ainsi, de porter un regard contextualisé sur le travail du critique au début des années vingt.

L'Action française

Qu'est-ce que l'Action française? En cette matière, beaucoup de confusion subsiste entre la Ligue des droits du français, la Librairie d'Action française, la Bibliothèque de l'Action française, l'*Almanach de la langue française* et, enfin, la revue elle-même, *L'Action française*. En premier lieu fut fondée la Ligue des droits du français, en 1913, Ligue qui s'était donné pour objectif de rehausser la qualité du français, voire d'en rétablir l'usage, dans les divers secteurs de la vie sociale. Afin d'élargir son champ d'action, la Ligue publia chaque année, à partir de 1916, son *Almanach de la langue française*. Puis, en 1917, ce fut au tour de la revue *L'Action française* d'amorcer sa carrière. Ce périodique se voulait, comme le note Lionel Groulx, «une revue d'avant-garde, de combat». *L'Action française* était véritablement le lieu des débats intellectuels mais, aussi, celui de l'élaboration de la doctrine du groupe, doctrine nourrie des cultures romaine et française. Si *L'Action française* touchait un bassin plus réduit de lecteurs que l'*Almanach*, elle disposait cependant d'un mandat plus large, celui de dépasser la question de la langue et de porter le débat dans presque tous les secteurs de la vie

9. Marc-Antoine Lamarche, «Henri d'Arles», *Revue dominicaine*, 41^e année, janvier 1935, p. 36.

nationale. En plus d'encadrer un almanach annuel et une revue, la Ligue des droits du français avait déjà fait paraître, sporadiquement, quelques opuscules; elle se lance définitivement dans l'entreprise éditoriale avec la «Bibliothèque de l'Action française», en 1918, et ouvre une librairie au début de 1919. Ajoutons, pour terminer ce rappel des œuvres de la Ligue, que celle-ci organise des séries de conférences: nous verrons d'ailleurs le rôle qu'y joua Henri d'Arles¹⁰.

C'est Lionel Groulx qui invita d'Arles à collaborer à la revue *L'Action française*. À défaut de la lettre à cette fin, qui n'a pu être retrouvée, l'acceptation nous le confirme:

Votre invitation à collaborer à *L'Action française* m'honore et me touche beaucoup, et je vous prie de recevoir ici l'expression de ma gratitude. C'est avec plaisir que je l'accepte. L'article que vous me suggérez de faire est précisément celui que je désirais traiter: *la leçon de l'histoire acadienne*¹¹.

Une lettre datée du 15 août suivant laisse croire que les leçons d'histoire acadienne, sur laquelle d'Arles avait une opinion arrêtée, ont été jugées un peu trop sévères par Groulx! Car l'article en question ne semble pas avoir été accepté, et d'Arles écrit à Groulx: «Pourquoi ne me suggérez-vous pas tel ou tel sujet d'article? Vous connaissez mieux que moi ce qui doit convenir là-bas¹².» Pareille attitude signifie-t-elle que d'Arles est prêt à faire tout ce que Groulx lui dira? Bien au contraire, comme on le verra plus loin. Mais on ne manquera pas de noter que c'est dès les premières heures de la revue, et sous le drapeau de l'histoire, qu'Henri d'Arles entre à l'Action française.

Entre la polémique et l'historiographie

Les cinq premiers articles de Henri d'Arles à *L'Action française* ont trait à l'histoire, sous la forme de critique d'ouvrages ou de courtes monographies; ce n'est qu'en octobre 1920, avec «Notre littérature», que d'Arles abordera le sujet de la littérature canadienne, encore que ce texte soit l'introduction à sa série de conférences sur «Nos historiens». Quant au contenu de ces articles et des autres ouvrages publiés

10. La Ligue des droits du français deviendra, en 1921, La Ligue d'Action française, témoignant par ce changement de l'élargissement qu'elle voulait donner à son œuvre.

11. Henri d'Arles à Lionel Groulx, 15 mars 1918, Centre de recherche Lionel-Groulx, fonds Lionel-Groulx (désormais CRL-G). Notons cependant que la première lettre signée «d'Arles» sera datée du 29 décembre 1920. Il faut ajouter que d'Arles était en effet à ce moment plongé dans les questions acadiennes, tout occupé à traduire *Acadia*, d'Édouard Richard. Cette traduction, qui fut effectivement qualifiée de trahison dans ce cas, causa une petite polémique sur laquelle je reviendrai plus loin.

12. Henri d'Arles à Lionel Groulx, 15 août 1918, CRL-G, fonds Lionel-Groulx.

par d'Arles, on sera peut-être surpris par l'importance accordée à la question acadienne, qui se voit étudiée dans trois articles et dans la brochure *La Tragédie acadienne*. Simple influence généalogique, la mère de Henri d'Arles étant de souche acadienne? Derrière cet intérêt pour ces événements se cache un débat beaucoup plus mouvementé, et la portée polémique de l'article intitulé «*Innocens ego sum*» risque d'échapper à un lecteur qui en ignorerait les préalables. Allons y voir de plus près, ce qui appelle quelques préliminaires.

En 1895, le cousin de Henri d'Arles, Édouard Richard, fit paraître une étude considérable intitulée *Acadia. Missing Links of a Lost Chapter in American History*¹³. Toutefois, contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, l'ouvrage avait été rédigé en premier lieu en français, mais dans une langue incertaine et truffée d'anglicismes. La traduction anglaise a alors été faite par Louis Drummond.

Or, en 1913, Henri d'Arles se propose de retraduire l'ouvrage d'Édouard Richard en français, le manuscrit original ayant été égaré. Il écrit en ce sens à son cousin Auguste Richard :

La publication française de l'ouvrage d'Édouard est une chose absolument décidée. Si nous ne pouvons retrouver le ms. original, j'en ferai une traduction moi-même, en ayant soin d'annoter ce travail et de le mettre au courant des recherches les plus récentes. Il est très important que se perpétue dans la langue de notre famille un ouvrage qui touche nos ancêtres de si près¹⁴.

Toutefois, à la fin de cette même année 1913, le manuscrit français est localisé en Alberta, vraisemblablement entre les mains de Louis Drummond, qui résidait à ce moment au Collège des jésuites d'Edmonton. Henri d'Arles reçoit en décembre ce manuscrit si bien que, plutôt que d'entreprendre une traduction, il se met à la tâche pour réviser le français et annoter le texte.

Ce patient labeur conduisit à la parution de trois tomes entre 1916 et 1921¹⁵; et c'est dans ce contexte que *L'Action française* publia les

13. Édouard Richard, *Acadia. Missing Links of a Lost Chapter in American History*, New York, Home Book Company, et Montréal, John Lovell & Son, 1895, t. 1, 384 p.; t. 2, 392 p.

14. Henri d'Arles à Auguste Richard, 20 novembre 1913, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française (désormais CRCCF), fonds Antoine-Bernard, P7/1/13.

15. Édouard Richard, *Acadie. Reconstitution d'un chapitre perdu de l'histoire d'Amérique*, Ouvrage publié d'après le MS. original, entièrement refondu, corrigé, annoté, mis au point des recherches les plus récentes, avec une Introduction et des Appendices, par Henri d'Arles, Québec, Typ. J.-A.-K. Laflamme, et Boston, The Marlier Publishing Co., 1916, XXII-418 p.; 1918, XVI-505 p.; 1921, VIII-547 p.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette histoire, beaucoup de nuances à poser; mais ces mises au point déborderaient notre propos concernant Henri d'Arles et l'Action française, auquel il nous faut maintenant revenir.

Cette longue discussion sur *Acadie* a en effet été rendue nécessaire par le fait que plusieurs parutions de Henri d'Arles portaient sur la question acadienne. Or, désormais, l'on peut comprendre pleinement la portée d'un article comme «*Innocens ego sum*». D'Arles y expose la thèse de Richard, à savoir que ce dernier, épris des institutions britanniques, s'était donné pour tâche de prouver l'innocence de la Grande-Bretagne dans la question acadienne; mais, comme on s'y attendait, d'Arles ajoute plus loin, que

les esprits indépendants, libres de tout préjugé en l'espèce, et qui ont examiné la question de près, n'ont pas manqué de voir que l'auteur, en voulant exonérer la métropole, s'était d'abord lancé dans une entreprise risquée, maladroitement chevaleresque, que, pour son malheur, les documents mêmes qu'il citait ruinaient par la base¹⁹.

D'Arles omet de dire que son propre traitement de l'ouvrage de Richard a été pris à parti dans *Le Droit* et *Le Moniteur acadien*, entre autres, sans compter qu'il a été contesté en privé²⁰.

Il est donc impossible de lire les textes historiographiques de *L'Action française*, signés par Henri d'Arles, sans avoir constamment, en arrière-plan, cette vive polémique. Encore plusieurs années après, en novembre 1925, à l'occasion d'une semaine d'histoire du Canada, le chanoine Émile Chartier s'interrogeait sur la responsabilité de l'Angleterre dans la déportation des Acadiens, et concluait que l'Angleterre n'avait point perdu, et la vérité historique point gagnée, à ce chef d'accusation. Henri d'Arles pourfend Émile Chartier dans un long article qui se clôt sur cette condamnation péremptoire: «Libre à lui de jongler avec des sophismes et de cultiver la plus fougueuse improbité d'esprit. C'était un service à rendre à la pensée canadienne que de le démasquer²¹.» Autre cas: tout subtilement, dans un compte rendu de *L'Enseignement du français en Acadie* d'Omer Le Gresley, d'Arles en profite pour réitérer sa thèse: «Il n'est pas permis de croire que ce malheur l'a atteinte soudainement. Oh! que l'Angleterre l'avait bien préparé, avec patience et avec art²²!»

19. Henri d'Arles «*Innocens ego sum*», p. 310.

20. Ce qui ne l'a pas empêché de recevoir la médaille d'or Richelieu de l'Académie française.

21. Henri d'Arles, «Une nouvelle révélation», p. 169.

22. *Id.*, «Choses acadiennes», p. 17.

L'histoire a ainsi occupé une place essentielle dans la carrière de Henri d'Arles, et son lien avec la critique littéraire n'est pas aussi ténu qu'on pourrait le croire. En effet, l'auteur d'*Acadie* n'a de cesse d'insister sur les liens étroits que tisse l'histoire avec l'éloquence, voire avec la poésie, liens qui ne sont pas pour lui antinomiques. À preuve, dès son deuxième article sur «La Confédération canadienne», il prend la défense de Groulx, dont on a dit en certains lieux que son éloquence portait ombrage à son travail d'historien. Pour d'Arles, conscient de l'importance de l'aspect oratoire dans l'œuvre de Groulx, cela ne l'a point empêché

de s'y montrer avant tout historien, par l'abondance, la diversité, la sûreté de l'information, la souple et impartiale discussion des textes, la fine psychologie des personnages qui posent devant ses yeux, et la philosophie qu'il tire des événements²³.

Ne soyons pas surpris que d'Arles conclue sur une appréciation littéraire: «Cela lui a seulement permis [...] de donner, d'insuffler à cette matière qu'il remuait et sculptait, la vie, la vie de l'art²⁴.» Parlant de *La Naissance d'une race* du même auteur, d'Arles qualifiera ce texte de poème: «Faut-il donc qu'un poème ne soit jamais que le fruit de l'imagination et de la fantaisie? N'y en a-t-il pas, au contraire, et parmi les plus beaux, dont le fond est d'une solidité scientifique à toute épreuve²⁵!» L'histoire n'est pas seulement une science, mais aussi un art, et cela, Henri d'Arles le sait d'autant plus que lui-même s'est trouvé au centre d'une polémique mettant en cause tant l'aspect scientifique que stylistique de son traitement de l'œuvre d'Édouard Richard.

Mais il fallait aussi insister sur cet aspect des choses parce que c'est aussi par la porte de l'histoire que d'Arles entrera dans la demeure de la critique littéraire proprement dite. Sœur Marie-Amabilis accorde une importance toute particulière à cette œuvre: «À l'époque d'*Acadie*, une transformation radicale eut lieu chez Henri d'Arles²⁶.»

Entre l'historiographie et la critique littéraire

Sera-t-on un peu étonné par le fait que, traitant cette fois-ci de l'apport de Henri d'Arles à la critique littéraire, l'on ouvre ce volet avec l'ouvrage *Nos historiens*? En effet, le seul titre de ce livre nous renvoie davantage à l'historiographie; mais un important premier chapitre, «Considérations générales sur la littérature canadienne» et,

23. Henri d'Arles, «La puissance du Canada», p. 40.

24. *Ibid.*, p. 40-41.

25. *Id.*, «Le livre de la genèse», p. 502.

26. Sœur Marie-Amabilis, *op. cit.*, p. 89.

surtout, la genèse de *Nos historiens* soulève à nouveau des considérations sur le lien étroit entre l'histoire et la critique littéraire.

L'une des œuvres de l'Action française consistait à organiser des conférences publiques. La première série de six, qui commença le 20 novembre 1918, fut assurée par Henri Bourassa, Antonio Perrault, Lionel Groulx, entre autres; la deuxième, à partir du 13 novembre 1919, vit se succéder Édouard Montpetit, Olivier Maurault, etc. Quant à la troisième série de six conférences, elle fut assurée tout entière par Henri d'Arles, à compter du 11 novembre 1920 sous le titre, justement, de « Nos historiens », et les textes furent réunis en volume l'année suivante par la Bibliothèque de l'Action française. Mais ce projet à l'origine relevait beaucoup plus de la critique littéraire que de l'histoire.

La correspondance échangée entre Lionel Groulx et Henri d'Arles indique bien cette interférence constante (ou cette complémentarité?) entre la critique et l'histoire. Ou, mieux encore, elle nous invite à considérer un corpus littéraire moins spécifié, moins restreint que la notion de littérature qui prévaut aujourd'hui. Nous n'avons pas les lettres que Groulx a envoyées à d'Arles, mais les réponses de ce dernier permettent de reconstituer aisément la genèse de *Nos historiens*.

Ainsi, Henri d'Arles répond à Lionel Groulx en proposant une série de conférences « littéraires » :

J'ai le plaisir de vous apporter aujourd'hui une réponse à la bonne proposition contenue dans votre lettre de janvier dernier, au sujet de conférences sur la littérature canadienne. Après avoir mûrement réfléchi à la chose, et consulté un ami, homme d'excellent conseil, je crois devoir accepter, si toutefois vous jugez à propos de donner suite à ce projet. Je pourrais préparer, disons huit conférences. Sans avoir arrêté le sujet, il est probable que j'étudierais « Le roman au Canada », depuis ses origines jusqu'à nos jours²⁷.

Mais Groulx infléchit la volonté du conférencier puisque, un mois avant d'inaugurer « Nos historiens », d'Arles lui écrit : « Surtout, mes conférences me prennent toutes mes énergies. Si vous avez quelques suggestions à me faire à ce propos, vous qui avez eu l'idée de ce sujet : « Nos historiens », vous savez avec quelle gratitude je les recevrai²⁸. »

L'intérêt du critique le porte donc vers la littérature et vers l'élaboration, en particulier, d'une histoire littéraire des œuvres canadiennes-françaises, dont il déplore l'absence. Il ne fait aucun doute qu'en donnant *Nos historiens*, Henri d'Arles avait avant tout conscience de contribuer à l'édification de l'histoire de la littérature canadienne.

27. Henri d'Arles à Lionel Groulx, 30 mars 1920, CRL-G, fonds Lionel-Groulx.

28. Henri d'Arles à Lionel Groulx, 22 septembre 1920, CRL-G, fonds Lionel-Groulx.

Outre *Nos historiens*, Henri d'Arles signa aussi dans *L'Action française* plusieurs articles de critique littéraire sur des auteurs précis: Laure Conan, Blanche Lamontagne, Alice Lemieux, etc. Toutefois, c'est le cas de Harry Bernard qui retient davantage l'attention, d'une part parce qu'il est le seul qui ait suscité une certaine polémique et que, d'autre part, c'est justement ce différend qui posera la question de la liberté du critique.

Après une interruption de trois ans, Lionel Groulx écrit à d'Arles pour lui indiquer que sa collaboration serait à nouveau la bienvenue à *L'Action française*: «Si vous agréez nos conditions [une piastre la page, jusqu'à concurrence de dix piastres], vous pourriez débiter en décembre avec l'étude sur *L'Homme tombé* que vous avez promise, je crois, à M. Harry Bernard.» Groulx appose un bémol:

Je me permets cependant d'y mettre une condition: je ne sais ce que vous pensez de ce roman de jeune homme qui plaît beaucoup à M. O. Asselin, et qu'a pourtant refusé la Bibliothèque d'Action française; or je suis assuré que M. Bernard acceptera une critique courageuse. Si toutefois l'ouvrage vous paraissait de si peu de valeur qu'il vous fût difficile d'en dire un peu de bien, l'Action française préférerait ne rien dire²⁹.

Henri d'Arles répond vigoureusement à Groulx, lui disant qu'il garde toute liberté d'écriture. Le texte qui suit est un peu long, mais il représente le credo du critique:

Je ne puis accepter de faire de critique «inspirée», ni prendre les intérêts d'une chapelle. Je tâche de fonder mes jugements sur les principes traditionnels de l'art; la question de personne n'entre pour rien dans le champ de ma vision. Je la crois entièrement négligeable. La critique doit être sérieuse ou sincère, ou n'être pas. Au delà de l'auteur, il y a l'avenir d'une littérature qui est en jeu. Et cela est considérable. Il y a, au reste, une manière de dire. Et je crois que toute affirmation, lorsqu'elle s'entoure de preuves, n'est plus contestable. Le plus grand service que l'on puisse rendre à un écrivain, à quelque école qu'il appartienne, est de lui dire ce que l'on estime être la vérité. Je suis sûr que c'est bien là votre façon de penser³⁰.

Groulx de lui répondre, sentant l'enjeu de ce débat, qu'il n'est pas question de contraindre le jugement critique: «Elle est absolue cette liberté puisque nous avons affaire à un gentilhomme³¹.» Hélas pour Harry Bernard, ladite critique sur *L'Homme tombé* paraîtra sous le titre de «La mégère inapprivoisée» et rien ne trouvera grâce aux yeux de son signataire: le titre même du roman, son réalisme, la qualité de la langue, tout y passe...

29. Lionel Groulx à Henri d'Arles, 26 novembre 1924, CRL-G, fonds Lionel-Groulx.

30. Henri d'Arles à Lionel Groulx, 27 novembre 1924, CRL-G, fonds Lionel-Groulx.

31. Lionel Groulx à Henri d'Arles, 3 décembre 1924, CRL-G, fonds Lionel-Groulx.

Ces questions évoquées autour de Henri d'Arles à l'Action française donnent une idée certaine à la fois des conditions de travail concrètes du critique de l'époque, en même temps que des valeurs propres à d'Arles en cette matière. Avant de conclure, disons simplement que les relations entre le groupe d'Action française et Henri d'Arles ont dans l'ensemble été très positives. Ce n'est qu'à la fin que, voyant depuis deux ans environs le jeune Albert Lévesque prendre en mains la Librairie d'Action française et ses éditions, Henri d'Arles portera un jugement très négatif sur les changements qui marquent le passage de l'Action française à l'Action canadienne-française :

M. Lévesque n'est pas une tête à assumer la direction d'une pareille entreprise. Outre que sa formation intellectuelle est incomplète, il manque de tact absolument, et il est autoritaire; c'est un jeune guerrier, un patron de boutique, envahisseur et encombrant. Depuis quelques mois, déjà, je m'apercevais d'innovations qui n'avaient rien d'heureux, et il était facile de constater que la revue devenait le véhicule de la librairie, le catalogue intéressé des éditions de papier ou [?] publiées par Lévesque. Elle avait tous les caractères commerciaux d'une agence d'affaires. Et que sa rédaction était piteuse! [...] C'est au-dessus de tout. Cette Revue ne vivra pas, croyez-moi, et peut-être que toutes les œuvres greffées depuis s'écrouleront pareillement³².

Rien d'étonnant dans ce jugement! Car Albert Lévesque, qui venait de prendre à son compte une organisation en très mauvais état financier, donna à celle-ci une visée mercantile qui ne pouvait que heurter l'esthète qu'était Henri d'Arles.

Réflexions finales

De cette étude sur la présence de Henri d'Arles à l'Action française, je retiendrai trois points en guise de réflexions finales. Le premier touche certaines idées particulièrement pertinentes du critique; le deuxième, son attitude même vis-à-vis de l'écriture et du travail de l'écrivain. Je m'arrêterai enfin un peu plus longuement sur ce que j'appellerais «les paradigmes des contraires» chez Henri d'Arles, contraires qui sont aussi les deux volets d'une même charnière entre deux attitudes critiques.

32. Henri d'Arles à Lionel Groulx, 30 décembre 1928, CRL-G, fonds Lionel-Groulx. Groulx reproduisit cette lettre dans le tome 2 de ses mémoires, ce qui n'eut pas l'heur de plaire à Albert Lévesque. Celui-ci fit parvenir, en 1971, à Juliette Lalonde-Rémillard, nièce de Lionel Groulx, un long rectificatif sur les circonstances entourant la fin de l'Action française. Je traite de cette question ailleurs, en l'occurrence celle de l'histoire même de la Bibliothèque de l'Action française et de sa passation aux mains d'Albert Lévesque.

De tous les projets qu'il a caressés, de toutes les lacunes qu'il a identifiées, c'est la question d'une histoire de la littérature canadienne qui est revenue le plus souvent sous la plume de Henri d'Arles. Rappelons que la genèse de *Nos historiens* est redevable à ce projet. D'autre part, cette série de conférences était à peine achevée que Lionel Groulx proposait à d'Arles un cours régulier sous les auspices de l'Action française. Quel sujet ce dernier proposera-t-il? «Je crois qu'il ne faut pas tarder à me mettre à ce travail, si je veux pouvoir faire comme une Histoire critique de notre littérature³³.» Et le lendemain, d'Arles écrivait de nouveau à Groulx: «[...] notre littérature n'a jamais reçu la part d'attention à laquelle elle a droit. Et vous l'avez compris, en fondant ce cours, que le temps était venu de consacrer à nos écrivains une critique vraiment consciencieuse.» Face à l'ampleur de la tâche, Henri d'Arles convoque ici un travail d'équipe qui prendra au delà d'un demi-siècle à véritablement s'accomplir:

Peut-être serait-il difficile à un seul homme d'édifier le monument que réclame notre littérature. Cela pourrait être l'œuvre d'une commission. Chaque genre serait traité à fond par un spécialiste. L'histoire, l'éloquence, la poésie, le roman, etc., chacune de ces rubriques serait confiée à celui qui pourrait le mieux la remplir. À l'intérieur de sa matière, chaque collaborateur serait libre de ses mouvements. On lui demanderait seulement de toujours motiver ses opinions, et de se souvenir qu'en histoire littéraire, comme en histoire politique ou religieuse, la vérité et l'impartialité doivent être au premier plan³⁴.

L'attitude de Henri d'Arles à l'endroit de l'écrivain et de son travail d'écriture mérite également d'être soulignée, malgré son aspect parfois outré. Quiconque a fréquenté un peu ses écrits ou pris connaissance de témoignages sur sa personne ne peut cependant rester indifférent devant cet homme qui se lavait toujours les mains avant d'écrire. Les propos suivants de Gabriel Nadeau évoquent ce culte du livre, reflet de l'importance accordée au travail de l'écrivain:

Quant aux livres de sa bibliothèque, ne les consultait pas qui voulait. On a raconté que l'étranger qui pénétrait chez lui pour les voir devait passer un «test», à son insu. D'Arles lui tendait un volume. À la manière dont cet homme prenait le livre, à la manière dont il l'ouvrait et dont il tournait les pages, l'abbé Beaudé jugeait tout de suite à qui il avait affaire. Malheur à celui qui avait failli éreinter le dos de la reliure, ou corner une page! Il s'était mis à nu, pour ainsi dire, devant son hôte; et celui-ci le reléguait au ban des bibliophiles³⁵.

33. Henri d'Arles à Lionel Groulx, 13 juin 1921, CRL-G, fonds Lionel-Groulx. Je n'ai pu cependant trouver confirmation de ce que ce cours avait vraiment été donné.

34. Henri d'Arles, *Estampes*, p. 206.

35. Gabriel Nadeau, «Chronique franco-américaine», *Culture*, vol. IV, n° 4, décembre 1943, p. 552-553.

Henri d'Arles excellait, dit-on, dans la prédication. Quoi d'étonnant à cela? Le culte, chez lui, de la parole et de l'écriture au service de l'Idée primait tout; intellectuel, Henri d'Arles l'était totalement, sans compromis. La parole n'était pas qu'un exercice sans conséquences: «Parler, écrire pour le public implique des responsabilités infinies. D'une idée lancée peut dépendre l'avenir d'un peuple³⁶.»

Terminons sur les «paradigmes des contraires». L'expression n'est peut-être pas des plus heureuses, mais elle tente de regrouper en deux volets un certain nombre de traits relatifs à la critique que pratiqua Henri d'Arles. Les titres de ces paradigmes nous sont livrés par Jean-Guy Morissette, qui, dans sa critique de *Propos d'Art*, note: «Ce livre révèle un être qui sait vibrer, qui ne craint pas d'écrire ce qu'il pense et ressent. C'est d'ailleurs sur ces deux modes, le sensible et le cérébral, que s'articuleront ses ouvrages subséquents³⁷.» Le sensible se montre dans le primat du moi sur l'objet, dans l'importance accordée à l'écriture et dans la visée critique du travail d'analyse; quant à l'aspect cérébral, il se manifeste par l'intérêt pour l'œuvre, pour le fond et pour l'Histoire. Articulée schématiquement, ces paradigmes se posent ainsi:

LE SENSIBLE

Le moi

L'écriture

La critique

JE**LE CÉRÉBRAL**

L'œuvre

Le fond

L'Histoire

IL

Henri d'Arles sait, comme critique, que l'œuvre importe d'abord; mais son moi ne peut s'empêcher de s'afficher. À témoin les longs préambules qui précèdent souvent l'analyse, ou encore l'abondance des signes d'émotivité linguistique qui ponctuent ses études, comme les points d'exclamation par exemple. D'Arles narrateur n'hésite pas à se faire très présent dans ses textes de critique. Le même dilemme existe entre le primat du fond et le travail de l'écriture, au point que cette écriture en arrive parfois à se faire voir plutôt qu'à faire voir. Cette ambivalence s'affiche dans ce changement de conviction important:

Je me rappelle avoir lu, il y a bien des années, et pris au pied de la lettre, la phrase suivante: «En art, le sujet n'est rien.» C'était Brunetière

36. Henri d'Arles, «Examen de conscience», p. 280.

37. Henri d'Arles, *Propos d'Art*, New York, Daniel V. Wien & Co., 1903, 120 p. Jean-Guy Morissette souligne opportunément qu'il s'agit du premier livre de critique d'art au Québec. Cf. «*Propos d'Art*», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, 1900-1939, Fides, 1980, p. 918.

qui écrivait cela. Or, le maître m'en imposait. Mais j'ai réfléchi depuis, et je me suis, comme qui dirait, ressaisi. [...] celle de ses assertions que je viens de rapporter peut et doit être discutée, sinon entièrement rejetée³⁸.

Mais n'allons pas croire que d'Arles aurait affirmé que le fond est tout! Même jeu dialectique entre l'art et la science en histoire, entre les points de vue subjectif et objectif:

L'érudition est l'un des éléments de l'histoire, un élément partiel; mais, parce que l'histoire est une *science* et un *art*, il faut faire subir à la matière brute une transformation qui la hausse aux lois idéales qui régissent ce domaine³⁹.

Mais ce paradigme n'est-il pas toujours vrai en matière de critique littéraire? Et ne s'avère-t-il pas encore plus pertinent durant les années vingt? Ne sommes-nous pas en effet à ce moment précis de la naissance tout à la fois de la critique et de l'histoire littéraire?

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie donne, par ordre chronologique, les textes signés par Henri d'Arles comme collaborateur à l'Action française.

1 - Livres

Nos historiens, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 245 p.

Estampes, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 217 p.

2 - Brochures

La Culture française, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, [1920], 32 p.

La Tragédie acadienne, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, [1921], 30 p.

3 - Articles dans la revue *L'Action française*

(Plusieurs de ceux-ci sont ensuite parus en volume)

• « Monseigneur de Chevrus », vol. II, n° 8, août 1918, p. 359-368.

• « La puissance du Canada », vol. III, n° 1, janvier 1919, p. 37-41.

• « Ferdinand Gagnon et la survivance française aux États-Unis », vol. III, n° 4, avril 1919, p. 145-161.

• « *Innocens ego sum* », vol. III, n° 7, juillet 1919, p. 306-316.

38. Henri d'Arles, « Le livre de la genèse », p. 499.

39. *Ibid.*, p. 507.

- Le livre de la genèse », vol. III, n° 11, novembre 1919, p. 499-508.
- Notre littérature », vol. IV, n° 10, octobre 1920, p. 440-447.
- Notre année littéraire », vol. V, n° 2, février 1921, p. 105-117.
- Un essai d'art dramatique », vol. V, n° 4, avril 1921, p. 212-218.
- Un essayiste. M. Olivier Maurault », vol. XIII, n° 1, janvier 1925, p. 28-35.
- La mégère inapprivoisée », vol. XIII, n° 3, mars 1925, p. 154-163.
- Le chant du cygne », vol. XIII, n° 5, mai 1925, p. 292-300.
- *Verbum Dei* », vol. XIV, n° 3, septembre 1925, p. 144-153.
- Le catholicisme de Louis Veillot », vol. XIV, n° 5, novembre 1925, p. 294-302.
- De notre histoire littéraire », vol. XV, n° 1, janvier 1926, p. 27-31.
- Une nouvelle révélation », vol. XV, n° 3, mars 1926, p. 152-169.
- Garneau », vol. XV, n° 5, mai 1926, p. 276-286.
- *Iterum verbum Dei* », vol. XVI, n° 1, juillet 1926, p. 21-25.
- Bucoliques », vol. XVI, n° 2, août 1926, p. 76-79.
- Le mot mentalité », vol. XVI, n° 2, août 1926, p. 80-81.
- Encore le mot "mentalité" », vol. XVI, n° 4, octobre 1926, p. 238-242.
- Examen de conscience », vol. XVI, n° 5, novembre 1926, p. 280-291.
- Quand Dieu parle », vol. XVI, n° 6, décembre 1926, p. 368-370.
- Choses acadiennes », vol. XVII, n° 1, janvier 1927, p. 17-24.
- Lettre ouverte », vol. XVII, n° 3, mars 1927, p. 153-159.
- L'audience du poète », vol. XVII, n° 4, avril 1927, p. 211-216.
- Monseigneur Roy — orateur », vol. XVIII, n° 6, décembre 1927, p. 357-365.